

II

UNE VEUVE

Malgré son assurance, malgré son aplomb apparent, Jules Dréan avait bien un peu perdu la tête. Le chiffre de cette fortune bourdonnait à son oreille, semblable au bruissement d'une mouche insaisissable et affolante. Plus de deux cent mille livres de rentes ! Plus de quatre millions !... Et cela aux mains d'une veuve jeune, jolie et... consolante sans doute. Il avait vu, à diverses reprises, son portrait dans l'album de photographies de Félix Martray. Et il se souvenait de traits d'une pureté exquise, avec de grands yeux alanguis et profonds. En même temps que les chiffres étincelants, passait et repassait devant lui l'image de cette femme. Oh ! comme il vous aurait bien planté là, Félix, s'il avait pu le faire ; comme il eût bien opéré pour son propre compte. Mais non, il se disait tout en maugréant que la chose était impossible. Mme Aline Martray devait être une femme de trente ans, sinon plus. Et lui en comptait tout juste vingt-huit. Disproportion d'âge... Mon Dieu ! ce n'était pas une raison... On pourrait voir. Après tout il était cent fois mieux de sa personne que ce pauvre Félix, déjà alourdi, empâté et légèrement voûté.

C'est en se promenant dans le parc exigü de La Flache, sorte de jardin anglais touffu, que Jules Dréan se livrait à ces réflexions.

Félix Martray l'avait laissé seul. Le beau-frère de Mme Aline s'évertuait par la maison, pour faire préparer l'appartement de la voyageuse.

Le soleil déclinait rapidement à l'horizon lorsque la grille de La Flache tourna sur ses gonds pour livrer passage à une horrible calèche de louage, à caisse écaillée et boueuse. Elle était attelée de deux rosses fumantes et couvertes d'écume qui avaient dû endurer tout le long de la route le supplice du fouet, seul moyen de les maintenir à une allure autre que le raccourci. Enfin la calèche atteignait le but de son voyage... on finit toujours par arriver. Tandis que le conducteur essayait vainement de faire décrire à son piteux attelage la courbe traditionnelle, afin d'atteindre le perron de l'habitation un homme qui se tenait à côté de lui sur le siège, sauta lestement à terre en lui disant d'un ton de commandement :

— Stop !... Allez ! pas tant de manières, vous voyez bien qu'elles n'en peuvent plus, vos rosses... Stop !... là donc ! Vous êtes sourd ?... je vous ai dit d'arrêter, de vous tenir tranquille... C'est du français... Voulez-vous obéir... ne plus bouger... ou je cogne...

Par la portière une voix de femme se fit entendre ;

— Bouscat !...

Ce nom fut prononcé sur un ton de prière.

— Bien, madame... Mais c'est que j'ai une peur bleue qu'il ne verse avec toutes ces giries, ce singe-là.

Aux ordres réitérés de Bouscat, l'automédon avait fini par renoncer à sa courbe et se tenait maintenant immobile, lui, sa calèche et ses rosses, à une courte distance du perron.

Présentons d'abord Bouscat, Jean Bouscat au lecteur.

Un matelot, un vrai matelot, affligé d'une pièce de quarante ans, comme il le disait lui-même. Ayant quitté le service de la mer pour celui de Mme sa commandante, Mme Martray. Noir de peau, de cheveux, de barbe, noir en tout, leste, trapu, carré d'épaules, d'une force redoutable et d'une adresse terrible. Au milieu de la teinte d'un goudron uniforme qui recouvrait son visage, brillaient des yeux noirs, vifs, saillants, toujours en mouvements, pareils à des yeux de singe. Une seule note piquait le regard au milieu de cette brune et uniforme sépia... C'était une cicatrice, zébrant le visage en travers, et partant du bas de l'oreille à la tempe gauche. Un souvenir de sabre malgache. Au milieu du ce brun, la raie tranchait d'un rouge vif.

Il était vêtu d'une vareuse bleue, d'un pantalon semblable et coiffé d'un petit chapeau ciré, sa seule coiffure par tous les temps.

Il avait ouvert la portière, et tout en disant :

— Vous pouvez descendre, madame.

Il avait pris dans ses bras un petit garçon de cinq à six ans, lequel lui jetait les bras autour du cou, en l'embrassant à pleines lèvres.